

Plaisir vif

Patricia Belzil

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2011). Compte rendu de [Plaisir vif]. *Jeu*, (139), 144–150.

PATRICIA BELZIL

PLAISIR VIF

Parmi les onze spectacles étrangers présentés lors de la dernière édition des Coups de théâtre (dont quatre de danse, l'événement se disant désormais « Festival international des arts jeune public »), six excellentes productions m'ont réconciliée, comme y réussit souvent le théâtre jeunes publics, avec cet art aux possibilités infinies, capables d'émouvoir et de mouvoir, suscitant en effet, lorsqu'il touche juste, une féroce envie de participer au monde – tout bonnement, tout bêtement une envie de vivre. C'est la grâce que je souhaite aux heureux enfants qui ont pu assister au Festival.

***Satin et vin blanc* (Compagnie Kopergietyry)**

Douze jeunes interprètes, adolescents beaux aux corps déliés, habitent la scène de leur fougue, leurs doutes, leurs peurs, leurs élans. C'est la jeunesse en soi, éclatante et piaffante, qui est au cœur de ce spectacle belge mêlant danse, poésie et musique, avec sa soif de vivre impétueuse. L'appel du voyage, l'amour, mais aussi la solitude, le besoin de l'autre, l'idée de la mort sont quelques-uns des thèmes qui traversent les poèmes de Hans Lodeizen, emporté en 1950 dans la fleur de l'âge par une leucémie, à 26 ans. Ces textes que les jeunes acteurs-danseurs ont eux-mêmes sélectionnés, ils les livrent en néerlandais, d'un

ton naturel, réflexions existentielles qui apparaissent comme autant d'échos de leur propre vie. Projetés en français en fond de scène, trop présents pour faire figure de simples surtitres, les mots de Lodeizen résonnent dans le spectacle telles des notes cristallines. Tout d'abord, une jeune fille s'avance seule sur la scène, s'installant au micro placé à l'avant-scène. « Je suis seule », déclare-t-elle simplement avant de s'en retourner, tandis que la force de frappe de cette phrase désarmante atteint le public d'ados. Une autre lancera plus tard : « La vie m'excite terriblement ! » Mais toujours, l'idée de la mort plane comme une ombre, et cette inquiétude : si on meurt – et on mourra –, on sera seul. *Satin et vin blanc* ? Le titre évoque la légèreté ; celle-ci se retrouve dans les virevoltes, dans le tournoiement des robes fleuries et des queues de cheval, dans les pieds nus qui rappellent l'été et les gambades d'enfants dans l'herbe.

Côté jardin, un grand rideau de tulle blanc par où certaines entrées et sorties s'effectuent. Côté cour, un gong bouddhiste que la plus petite fait retentir entre les courts tableaux. La metteuse en scène Eva Bal et le chorégraphe Ive Thuwis font alterner les scènes où domine la gravité et celles où la légèreté et la fraîcheur juvénile reprennent le dessus, par exemple le



Satin et vin blanc, spectacle chorégraphié par Ive Thuwis et mis en scène par Eva Bal (Compagnie Kopergietery, Belgique), présenté aux Coups de théâtre 2010. © Phile Deprez.



Dr. Egg and the Man with No Ear de Catherine Fargher, mis en scène par Jessica Wilson (Jessica Wilson Productions, Australie) et présenté aux Coups de théâtre 2010. © Sean Williams.

cocktail – où l'on « joue » au cocktail des adultes – et le voyage en Amérique – où l'on cède au plaisir de la comédie musicale en entonnant *On Broadway*. La vie est prétexte au jeu... Étreintes, mouvements de groupes, pas de deux : sans grande prouesse technique, la danse sert d'exutoire à une volonté de vivre coûte que coûte, et de survivre aux soubresauts de la vie. On chante aussi, on s'amuse... et puis on surprend, soudain, l'isolement de l'un, le désarroi de l'autre.

***Dr. Egg and the Man with No Ear* (Jessica Wilson Productions)**

Une fascinante narratrice distille sur ce spectacle australien un inquiétant parfum d'étrangeté, dans ses vêtements de vinyle, avec ses cheveux collés sur la tête et son maquillage *gore*. On dirait une morte-vivante, voire une créature proprement inhumaine : ne flaire-t-elle pas l'odeur de l'« humain » – le public, en l'occurrence ! – et n'avale-t-elle pas avec délectation l'oreille du pauvre homme qui se l'est fait arracher par un pit-bull ? Elle commente, avec une compassion affectée et une délectation évidente du glauque, l'histoire de cette mutilation, qui est jouée en même temps par des personnages clownesques, dont le nez et les joues sont maquillés de rouge.

C'est dans la foulée des événements qui ont suivi la mort de sa femme dans un accident de vélo, alors qu'elle se rendait à l'hôpital pour accoucher, que l'homme a perdu son oreille. Dévasté par la perte de son aimée et de son organe, il s'est emmuré dans le chagrin en élevant sa fille ; c'est un homme amorphe et dépressif, avec ses lunettes qui pendouillent tristement d'un côté. La jeune fille ne sait qu'inventer pour le consoler : elle lui offre même une oreille en carton avec un élastique pour son anniversaire. Mais rien n'y fait ; jusqu'à la bougie de son gâteau qui s'éteint avant qu'il ait eu le temps de souffler... Une annonce dans le journal semble la solution à leur problème. Un savant fou, Dr. Egg, crée la vie à partir d'ingrédients loufoques : poisson surgelé, tomate... Cependant, il produit des tomates avec des pattes et autres monstruosité dont il n'a manifestement pas le contrôle. Avec un poisson, une tomate et un bout de l'oreille de sa fille, il pourra recréer, croit-il, une autre oreille pour notre homme. Celui-ci doit se faire tirer... l'oreille, mais finit pas accepter de tenter l'expérience. Or, c'est un bébé mutant qui apparaît plutôt : avec une queue de poisson et une calotte rouge comme une tomate, il ne peut respirer que sous l'eau. Vont-ils lui couper une oreille, puisqu'il avait été créé pour ça ? Vont-ils l'adopter, ou alors le donner à



Thick Skinned Things de Hans van den Boom (Stella den Haag, Pays-Bas), présenté aux Coups de théâtre 2010.
SUR LA PHOTO : Erna van den Berg. © Dikke Huid van Dingen.

une foire (« *The Amazing Baby Mutant* », titre-t-on au-dessus de l'image du bébé attaché et donné en pâture aux regards curieux) ? La fin est ouverte, car, nous dit la narratrice, les humains sont prédisposés à l'invention... Cette ironie ultime pose bien sûr la question de l'éthique dans l'utilisation des cellules embryonnaires pour reconstruire des tissus et des organes. Présenté aux enfants de 8 ans et plus (en anglais sans surtitres, donc inaccessible aux petits francophones), ce spectacle d'une provocation difficile à imaginer par ici donnait certes à réfléchir, mais il les amusait sans doute aussi grâce à une esthétique joyeusement « dégoue », à un laboratoire amusant, à des projections inventives, à la marionnette... Un *freak show* dûment théâtral, en quelque sorte.

***Thick Skinned Things* (Stella den Haag)**

Fidèle aux Coups de théâtre depuis 1996, la compagnie des Pays-Bas nous avait habitués à des mises en scène sophistiquées et colorées (*Tempête* et *Vénétie*, 1996 ; *Année du lièvre*, 2004). Or, ici, c'est le dénuement le plus total : cette « petite forme » de 35 minutes est focalisée sur le seul jeu de l'actrice, qui livre dans la pénombre le monologue douloureux de Nora the Mole (Nora la Taupe), une jeune fille blessée par le monde qui l'entoure, objet de rejet et de moquerie, qui a choisi de vivre « terrée » ; la métaphore de l'animal farouche à l'abri de la menace dans son terrier, comme Nora l'est dans les galeries souterraines qu'elle a creusées en elle, est limpide. Quand on entre dans la salle, elle est recroquevillée, éclairée par une faible ampoule jaune dont l'intensité augmentera imperceptiblement, à mesure que le personnage s'ouvrira à nous et à l'Autre. Peu à peu, on devinera le col de fourrure, les yeux noircis de la petite bête aux aguets. Des cordes vibrantes accompagnent le crescendo émotif de ce solo. De murmure à peine audible, le ton monte et exprime une blessure vive. Nora évoque sa difficulté à supporter ses semblables ; leurs regards sur elle lui donnent des sueurs froides. Elle est obsédée par la crainte que ses sacs-poubelles soient éventrés et ses ordures dispersées aux quatre vents, et que la honte s'abatte alors sur elle. Troublant témoignage d'une souffrance aiguë... Nora tombera pourtant sous le charme de son voisin, un homme aux doux yeux gris ; elle entrera en contact avec lui, poussant l'audace jusqu'à l'inviter chez elle. Mais, dans l'étroit passage qui mène jusqu'à sa maison, elle le perdra en chemin. Si on est loin encore du dénouement heureux, Nora nous confie avoir espoir de retrouver cet homme, ou qu'il la retrouve. Hans van den Boom signe le texte et la mise en scène de cette fable triste sur l'asociabilité, mais aussi sur la solitude urbaine et la fermeture à l'Autre. La comédienne, Erna van den Berg, est superbe, complètement habitée par la personnalité écorchée de Nora. On regrette toutefois, ici encore, que ce court soliloque n'ait pas été présenté en traduction ou surtitré. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il n'y avait dans la salle qu'une seule adolescente le jour où j'y étais. Dommage.

The Terrific Adventures of Brave Joan Woodsword **(Theater Mumpfitz)**

Belle surprise que ce spectacle allemand, foisonnant d'invention et d'action, solidement arrimé aux émotions des enfants ! L'histoire de Jeanne d'Arc, revécue ici par une fillette d'aujourd'hui, offrait, certes, une bonne dose d'élévation morale et de combats hauts en couleur, propres à galvaniser le jeune public anglophone de Montréal (8 ans et plus). Lors de la scène évoquant le siège d'Orléans, il était éminemment ironique de voir de jeunes Anglois prendre le parti des Français contre les Anglais !

Le Theater Mumpfitz peut compter sur une imagination débridée pour créer sur scène, à partir de presque rien, l'épopée médiévale dans laquelle la jeune Johanna se réfugie pour échapper à l'anxiété de son quotidien. Trois comédiens font office, tour à tour ou en même temps, de narrateurs, de personnages secondaires (féminins comme masculins), de bruiteurs, de musiciens et de créateurs d'effets spéciaux. Pour tout décor, un tapis, qui permet de déplacer aisément la bicyclette-cheval de la nouvelle Jeanne d'Arc, une tringle où les costumes sont suspendus, une lampe sur pied, des instruments de musique et autres accessoires.



The Terrific Adventures of Brave Joan Woodsword,
mises en scène par Alex Byrne (Theater Mumpfitz, Allemagne)
et présentées aux Coups de théâtre 2010. © Rudi Ott.

Harcelée par trois compagnes de classe dans la cour d'école – personnifiées par les acteurs coiffés de perruques à tresses blondes identiques –, Johanna se fâche un bon matin et, en voulant leur lancer une pierre, casse la vitre d'une fenêtre de l'école. Le directeur lui demande de remettre une lettre à ses parents, dans laquelle il leur réclame les dommages de 1 700 \$ et les convoque à son bureau. Désespérée, la fillette cherche réconfort auprès des animaux du zoo, mais, ce jour-là, les singes ne la font pas rire comme d'habitude. Jusqu'à la girafe qui refuse de bouffer la lettre qu'elle lui tend... Ce sont trois suricates qui écouteront sa plainte et ce sont eux (et pas la Vierge !) qui auront la fameuse « vision » de la mission de la Pucelle d'Orléans : bien sûr, c'est Johanna, passionnée du Moyen Âge, qui leur soufflera des indices à propos de son héroïne préférée. « Je vois un

pays... » dit l'une des petites bêtes. « La France ? » suggère aussitôt Johanna. « Je vois une ville... » « Chinon ? », etc. Lors de cette scène, un amusant échange de répliques permet aux jeunes anglophones d'apprendre, s'ils ne le connaissent déjà, le sens du mot « dauphin » lié à la royauté : Johanna leur apprenant qu'elle doit faire couronner le Dauphin, l'un des suricates s'étonne : « *the Dolphin* ? » Mais non, lui expliquent ses confrères, les « *dolphins* » sont dans l'aquarium, « le Dauphin de France »...

Troquant son argent de poche et une semaine de desserts contre la cagoule en cotte de mailles et l'épée de bois de son frère, s'armant d'un couvercle de poubelle en guise de bouclier et chevauchant son vélo-cheval (nommé Peugeot !), Johanna part accomplir son destin. Elle se rend d'abord à Chinon, où elle reconnaît le Dauphin, Charles VII. Comme il l'avait fait parmi ses courtisans, celui-ci se cache au sein du public pour tester la jeune illuminée. Il craint, dans cette version truculente à souhait, qu'elle ne soit une sorcière et le change en citrouille ! Elle affronte ensuite les Anglais à Orléans avec le succès que l'on sait : pour y parvenir, elle envoie une lettre aux parents d'Henri VI en s'inspirant de sa propre mésaventure, dans laquelle elle leur dit que leur fils a brisé toutes les portes et les fenêtres de la ville d'Orléans. Mais celle-ci demeurant sans effet, la bataille s'engage. Les trois comédiens « incarnant » l'armée anglaise se retrouvent parmi le public, encerclés de toutes parts par nous, soldats français. Dans un artisanat scénique où l'invention est à vue, fumée et pluie portent à son comble l'hilarité de la salle. Il était amusant de voir les jeunes réagir aux gros mots des combattants, tel « *cheese face* », lancé aux Anglais par Johanna, qui se voyait traitée de « *french fry* » avant qu'elle n'utilise une arme suprême, un pet, pour repousser l'ennemi. Lorsque la scène redeviendra l'espace de la maison, la mère, découvrant la pagaille qui y règne, s'exclamera : « On dirait un champ de bataille ! »

En effet, il a bien fallu que la jeune fille quitte son monde imaginaire et revienne affronter le réel et ses responsabilités. Après qu'elle a fait sacrer Charles VII à Reims, comme le veut l'Histoire, celui-ci lui offre une récompense. Johanna lui demande une seule faveur : signer la lettre du directeur à la place de ses parents, ce que le roi refuse, arguant que brave comme elle est, elle trouvera le courage de leur faire face. On s'interroge alors avec perplexité : si Johanna s'accroche à la vie de son héroïne, poussera-t-on l'audace jusqu'à la faire brûler sur scène, devant un jeune public impressionnable ? Mais Johanna retombe dans sa réalité, et deux dénouements sont avancés – elle met le feu à l'école et brûle avec elle ; les trois fillettes s'excusent et lui ont même composé une chanson – avant que cette fin catastrophe et ce *happy-ending* soient tous deux écartés, et que l'on apprenne que Johanna a simplement remis la lettre, qui a été dûment signée non sans quelques cris du père ; cinq ans, cinq mois et cinq jours d'argent de poche, décrète la mère, avec un sourire qui laisse croire que cette dette sera effacée...

Tout l'esprit festif et cathartique du théâtre était concentré dans cette réjouissante mise en scène d'Alex Byrne.



Oskar, mis en scène par Alex Byrne (Teatret Møllen, Danemark) et présenté aux Coups de théâtre 2010. © Mads Peder Friis Jensen.

Oskar (Teatret Møllen)

L'excellent Teatret Møllen nous accueille avec la même désinvolture que lors de ses dernières visites aux Coups de théâtre, avec les adaptations des œuvres de Steinbeck (*Lennie and George*, 2002) et de Shakespeare (*Richard III*, 2004). Le plus naturellement du monde, notre hôte commence à parler en danois, s'aperçoit, contrarié, que le public ne comprend pas un mot, reprend en anglais. Mais, en fait, le spectacle se déroulera pour l'essentiel en danois, sans surtitre autre qu'un résumé laconique de chaque scène. N'empêche, on finit par tout comprendre car, il faut le dire d'emblée, ces comédiens-là sont exceptionnels. Ole Sørensen, le même acteur qui avait ébloui en *Richard III*, défend le rôle de l'enfant dans cette adaptation du roman de l'Américain Jonathan Safran Foer, *Extremely Loud and Incredibly Close*. Or, c'est le plus âgé de la troupe, et il porte la moustache... Il n'est pas non plus costumé en enfant. Pourtant, il sera, pendant 80 minutes, le jeune Oskar, 9 ans, dévasté par la mort de son père tué dans l'attaque des tours jumelles le 11 septembre 2001. Ayant trouvé une mystérieuse clé avec pour tout indice, sur l'enveloppe, le nom de « Black », le garçon décide de résoudre l'ultime énigme de ce legs laissé par son père, Thomas. Il arpente alors la ville à la recherche, vaine on le comprend bientôt, de ce Black. Dans cette quête, il retrouvera son grand-père, dont on découvre, en parallèle, le passé : sa rencontre avec la grand-mère d'Oskar dans une boulangerie de New York après son arrivée en 1945, survivant des bombardements de Dresde à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Reparti en Europe, il revient à la mort de son fils après les événements de 2001, avec deux valises pleines de lettres à son fils. Tous deux, le vieil homme et l'enfant, ont tenté de survivre, à un demi-siècle d'écart, à une tragédie. Ils exhumeront

ensemble le cercueil vide de Thomas et y mettront qui les lettres, qui le magnétophone renfermant les cinq messages de détresse qu'il avait envoyés du World Trade Center le jour de sa mort.

La musique aux accents de klezmer est interprétée par les comédiens, décidément doués, qui s'emparent avec aplomb de l'accordéon, de la clarinette, du tambour et de la contrebasse, créant une formidable ambiance. Avec son parti pris de distanciation, le spectacle distille beaucoup d'humour, car ceux qui ne jouent pas la scène « commentent » la prestation de leurs collègues par leur seul regard critique. Cet humour confère une saveur douce-amère à cette histoire lourde d'une peine d'enfant, qui ne raconte pas autre chose que la traversée du deuil que doit effectuer le garçon. Ainsi, apportant un peu de légèreté aux déceptions répétées qui jalonnent la quête « aveugle » d'Oskar, le suave Klaus Andersen campe avec un succès inégal – ses camarades ne se gêneront d'ailleurs pas pour le lui faire sentir – tous les Black, hommes et femmes, chez qui le garçon va frapper : un homme de 100 ans, une Française aveugle, un nain suisse, etc.

Signée par le même Alex Byrne que celui des *Terrific Adventures of Brave Joan Woodsword* dont nous venons de vanter les mérites, la mise en scène d'*Oskar* porte également le sceau de l'inventivité et de la création résolument théâtrales, à partir d'à peu près rien : des armoires pour les entrées et les sorties, quelques meubles fatigués, un lit en fer, des perruques et des costumes sommaires... Mais surtout cinq acteurs (deux femmes, trois hommes) qui animent cette scène de magistrale façon, nous donnant l'illusion, le temps d'une représentation, que nous comprenons le danois.

Princesse K (Bob Théâtre)

Écrit, mis en scène et interprété par le Français Denis Athimon, ce monologue accompagnant un ingénieux théâtre d'objets est un autre petit bijou de la 11^e édition des Coups de théâtre. Les éclairages précis d'Alexandre Musset sculptent le comédien dans l'espace, attirant tous les regards sur son installation réduite mais multifonctionnelle. Assis à une petite table flanquée de deux commodes d'où il tire ses accessoires, le comédien raconte une histoire semblable à bien d'autres, mille fois entendues, qui pourrait être ennuyeuse si ce n'était de l'originalité de sa représentation scénique, de l'humour que l'acteur instille dans l'expression et les changements de voix, et de la distanciation, également bien présente ici. Si on y perçoit quelques échos de *Richard III*, ce n'est pas un hasard. En effet, Denis Athimon rend hommage, à la fin du spectacle, aux comédiens du Teatret Møllen, assis dans la salle : leur *Richard III*, présenté en 2004 au Festival alors que Bob Théâtre y était avec *Nosferatu*, l'a inspiré, confie-t-il.

La pièce offre un amusant décalage entre le classicisme du conte et la modernité d'une héroïne bien dégourdie, Princesse, qui parvient à échapper à la soif de pouvoir meurtrière de son frère, l'Aîné, qui a tué ses parents et son frère pour monter sur le trône. Les personnages sont simplement évoqués par un objet : couronne, diadème, bague ou mouchoir suffisent à les représenter. Réfugiée dans les bois, Princesse suit les enseignements de Maître Koala, sorte de maître de kung-fu (clin d'œil au film d'animation *Kung Fu Panda* ?). Pour incarner celui-ci, le comédien revêt un chapeau de fourrure avec des oreillettes, et le tour est joué ! Après avoir prouvé qu'elle avait le cœur pur, en réussissant « l'épreuve de l'éclair » (qui consiste à résister à un éclair au chocolat pendant 24 heures, dont la gourmande goûtera tout de même la crème à l'insu du Maître), Princesse peut recevoir son enseignement pendant un an, le temps d'en tomber amoureuse ; mais celui-ci mourra, comme il se doit lorsque l'élève dépasse le maître... La belle éplorée veut noter, avant son trépas, comment s'écrit « Koala », mais il n'a le temps de lui souffler que la première lettre. Elle prend donc le nom de Princesse K. Forte de son nouvel art guerrier, la jeune fille part reconquérir son royaume, est trahie par Jean Loup (un loup à la main de couteau, comme dans *Edward Scissorhands* de Tim Burton, autre clin d'œil cinématographique), qui croyait lui faire peur, qu'elle a insulté à propos de ses oreilles et à qui, magnanime, elle a laissé la vie sauve. Le vilain prévient en effet l'Aîné, qui surprend Princesse dans son sommeil et hautement vulnérable, car elle n'a rien mangé depuis 24 heures, et ses forces sont anéanties. Le Maître l'avait prévenue : « Le ventre vide tu ne combattras. » Enfermée au cachot, affaiblie, Princesse n'en mène pas large. Mais une révolte se foment en cuisine : on prépare un repas à la jeune héritière de la couronne, qui écarte les barreaux de sa prison et tue son frère (ou alors le neutralise-t-elle seulement ?). Princesse va ensuite simplement se coucher dans sa chambre. Il ne lui reste rien, dit-elle, sauf un goût amer d'éclair au chocolat.



Princesse K, spectacle solo de Denis Athimon (Bob Théâtre, France), présenté aux Coups de théâtre 2010. © Julien Meliano.

Cette histoire est racontée par le petit-neveu de celui qui fut son majordome après qu'elle eut reconquis son royaume. Maître d'œuvre de ce petit théâtre de cabinet, ou de cette miniature, Denis Athimon, qui ne se départ jamais de la distance ironique du conteur, dessine pourtant devant nous une vaste fresque, grâce à un don indéniable de l'évocation.

Cette édition des Coups de théâtre a été exceptionnellement riche, on le voit, en propositions audacieuses qui, en révélant ses ficelles et en employant avec éloquence son langage propre, célébraient avec un plaisir vif l'art théâtral. Ce plaisir a été goulûment partagé, faut-il le préciser ? par les spectateurs de tout âge. ■